

LE GUIDE du CONCERT et du DISQUE
B.P. 338 - 09

9 OCTOBRE 1965

15 OCTOBRE 1965

notes

Biennale de Paris

Tous les mercredis, à 18 heures, Récitals de « Jeunes Virtuoses » (responsable : Guy Erismann) :

- 18 octobre : Hélène Boschi et Germaine Mounier (pianistes).
- 20 octobre : Jacques Castagnier, flûte - Elisabeth Fontan-Binoche, harpe, et Françoise Doué, soprano.
- 27 octobre : Claude Bonneton, piano.
- 3 novembre : Georges Pludermacher, piano.

(Au Musée d'Art moderne de la Ville de Paris.)

GAZETTE DE LAUSANNE

LAUSANNE

16 OCTOBRE 1965

LA MONTAGNE
CLERMONT FERRAND

11 OCTOBRE 1965

EN PASSANT

Dix ans, déjà...

1955-1965 : le Théâtre de Bourgogne fête son dixième anniversaire. Cette dixième saison a un caractère exceptionnel. Le Théâtre de Bourgogne a participé, en effet, au 24^e Festival International du Théâtre de Venise, en septembre (où il a été la seule troupe française de décentralisation invitée), et en octobre il a joué à l'Odéon-Théâtre de France (avec « Yvonne, princesse de Bourgogne » de Witold Gombrowicz, dont c'était la création en français, dans une mise en scène de Jorge Lavelli). Il présentera ensuite à la Biennale de Paris un spectacle composé de trois pièces (Arabaï Pinget, Obaldia).

Dix ans d'existence dont voici les étapes essentielles :

1955 : Jacques Fournier et trois comédiens s'installent à Pernand-Vergelesse, près de Beaune, dans la maison de Jacques Copeau. Tournées rurales et scolaires.

1957 : la municipalité de Beaune met à la disposition de la Compagnie les locaux (qu'elle occupe toujours actuellement), 19, avenue de la République, à Beaune.

1958 : première journée de décentralisation.

1959 : création à Beaune du premier Théâtre permanent d'été. 1960 : le Théâtre de Bourgogne est reconnu « troupe permanente nationale ».

1962 : le Théâtre de Bourgogne se dédouble : deux troupes sillonnent la région.

1963 : création d'un Théâtre de poche à Beaune.

1964 : création du premier Festival permanent d'été de Chalon-sur-Saône.

1965 : deuxième Festival de Chalon-sur-Saône. Septième Théâtre permanent d'été de Beaune.

LE THÉÂTRE À PARIS

On ne peut pas découvrir un chef-d'œuvre par semaine. Ce serait trop beau. Les lecteurs qui ont suivi mes précédentes chroniques auront vu que je leur ai conseillé bon nombre de spectacles. Aussi ai-je le droit de me montrer moins enthousiaste aujourd'hui.

Ce n'est pas de gaieté de cœur que je condamne, après tous mes confrères de la presse parisienne - à l'exception de Jean Paget dans « Combat » - le spectacle du Sarah-Bernhardt, « Antoine et Cléopâtre », de Shakespeare, dans une adaptation de Maurice Clavel et une mise en scène grandiloquente de François Maistre. Adaptable et metteur en scène ont été visiblement dépassés par l'ampleur de leur tâche. Ils ont cru qu'ils pouvaient se mesurer à Shakespeare au lieu de se faire humbles devant lui. Clavel a chahuté le texte et, en voulant le rendre vivant, l'a rendu vulgaire. Maistre a choisi des acteurs qui seraient mieux au boulevard, tels Jacques Dacqmine ou Maria Mauban, que j'ai vus, l'un et l'autre, meilleurs, dans des rôles mieux faits pour eux. Des décors et des costumes impossibles. Une vraie musique de cinéma. Un A.M. Julien, directeur du Sarah-Bernhardt, père de François Maistre, jouant le rôle d'Enobarbus comme on le jouait jadis à l'Odéon - ce qui avait au moins le mérite de mettre un peu de chaleur dans ce spectacle glacial.

Il s'agit pourtant d'une des plus belles pièces de Shakespeare, d'une des plus complexes, et la seule où un rôle féminin atteint ce développement. Quand on pense aux dizaines de millions - anciens - qui ont été engouffrés dans cette entreprise, on souffre que les résultats n'aient pas été meilleurs.

La pièce que, plus modestement, Jean-Baptiste Thierrée a choisi de monter au Théâtre M1 - ex-Grand-Guignol - est postérieure à Shakes-

« Antoine et Cléopâtre » de Shakespeare et quelques spectacles puérils

peare. Ce « Chevalier au Pilon flamboyant », de Beaumont et Fletcher, est même la dérision du théâtre élisabéthain, en même temps que la première pièce pirandellienne - puisque des spectateurs, un ménage d'épiciers et leur commis, interviennent dans un spectacle qu'ils ne trouvent pas à leur goût : ces braves gens n'acceptent pas que le théâtre soit devenu plus réaliste et regrettent les récits de chevalerie.

Jean-Baptiste Thierrée a bien senti à quoi ce genre de pièce pouvait correspondre dans notre époque. Aussi l'a-t-il traitée en parodie. Il veut amuser les spectateurs en s'amusant lui-même. « Le Chevalier au Pilon flamboyant » est une fête de collège très gaie et un peu puérile, que je conseille tout de même d'aller voir parce que les acteurs sont jeunes et pleins d'entrain et que, parmi eux, Michèle Moretti, que j'avais déjà beaucoup admirée dans « Les Bargasses » de Marc'O, a du génie.

Puérils aussi, les divers spectacles qui sont présentés à la Biennale de Paris et, en particulier, ces trois pièces montées par Jorge Layelli : « Pique-nique en Campagnes d'Arrabal », « La Manivelle » de Robert Pinget et, seule pièce inédite, « Le Cosmonaute agricole » de René de Obaldia. Tout cela n'était pas très sérieux même dans le comique, mais nous avons pu revoir les merveilleux comédiens qui jouaient dans « Yvonne, Princesse de Bourgogne » et surtout ce Roland Bertin qui est un nouveau Raymond Devos.

A ce spectacle de la Biennale et à ceux que vous pourrez voir jusqu'au début du mois de novembre, ce qu'il y a de plus intéressant, c'est le public. Moyenne d'âge : vingt ans. Les entractes sont interminables,

mais vous pouvez vous promener dans ces salles où, là aussi, de grands enfants ont joué. Laissez de côté vos instincts artistiques, mais sachez tout de même que quelque chose se cherche, et quelquefois se trouve, dans ces explosions juvéniles.

Au Théâtre de l'Est Parisien, enfin, on a présenté à la presse un spectacle qui s'est déjà donné au printemps dernier : « Monsieur Alexandre » de Jean Cosmos, qui avait adapté différents Shakespeare pour le metteur en scène attiré du TEP, Guy Rétoré.

C'est, si je ne me trompe, la première pièce inédite que monte le TEP. Pour cette histoire de deux escrocs qui accèdent à la fortune et aux honneurs suprêmes, Jean Cosmos s'est beaucoup souvenu du « Volpone » de Ben Jonson. Il a malheureusement oublié que l'histoire de Volpone et de son complice Mosca datait du XVI^e siècle et que, de nos jours, l'escroquerie aussi bien que l'édification des fortunes fabuleuses n'utilisent pas les mêmes procédés. Aussi, la pièce de Jean Cosmos paraît-elle naïve, sans cette solidité qui caractérisait les pièces d'Adamov, ni l'habileté poétique des pièces de Brecht.

Bien mis en scène et bien joué, le spectacle du TEP est très favorablement accueilli par son public habituel et il est en effet possible que ce genre de pièces soient nécessaires. Mais alors pourquoi ne pas s'adresser à des auteurs plus éprouvés ? Il se passe au théâtre ce qui se passe dans l'édition. Trop d'amateurs, trop d'apprentis écrivains, alors que nous n'avons jamais eu tant besoin de talents sûrs. La jeunesse n'est pas une excuse, même si elle a toujours raison.

Guy Dumur.